Document generated on 07/03/2025 2:36 a.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

Échanges

Florence Chadronnet

Number 146, Summer 2021

URI: https://id.erudit.org/iderudit/95675ac

See table of contents

Publisher(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Chadronnet, F. (2021). Échanges. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (146), 74–77.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2021

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Échanges

Florence Chadronnet

Quand je discutais avec tous ces hommes, je me plaisais à être une proie.

C'était sur un site de clavardage, chaque utilisateur était identifié par un pseudonyme accompagné de son sexe, de son âge et de sa ville. J'étais une fille de treize ans, je vivais à Montréal, et il me suffisait de me connecter pour qu'une dizaine d'hommes viennent aussitôt me parler.

Jamais ils n'étaient mineurs ; ils ne mentaient pas sur leur âge ; au lieu de cela, ils me demandaient si ce dernier me posait problème, avec une excitation mal dissimulée — ils se masturbaient probablement déjà à ce moment-là. En général, ils avaient entre vingt-cinq et quarante ans.

Ils me questionnaient sur ma tenue, sur mes fantasmes, sur mon expérience en matière de sexe, m'écrivaient des scénarios érotiques, proposaient une rencontre, voulaient « m'initier ».

Souvent, la conversation se poursuivait sur MSN Messenger. Je ne leur donnais pas mon vrai nom, me servais d'une adresse courriel créée exprès pour ces occasions. Lorsqu'ils ouvraient leur webcam, j'étais fascinée ; les pénis se succédaient, mais ce n'était pas de la pornographie, c'était des individus qui éjaculaient pour moi, et qui éjaculeraient en moi si je consentais à les voir ; surtout, c'était des corps d'hommes, qui n'avaient rien en commun avec ceux des garçons de deuxième secondaire.

Pendant des mois, j'ai échangé avec des inconnus, en revenant de l'école, dans le sous-sol de ma maison. Je n'allumais pas ma webcam ; j'observais. J'apprenais. Parfois, j'envoyais une photo de mes seins — et je constatais, avec un mélange d'étonnement et de ravissement, qu'ils plaisaient immanquablement. D'autres fois, je me masturbais aussi. Mais la plupart du temps, je n'étais pas excitée. Seulement fascinée.

Un jour de juin, durant la période d'examens finaux, l'homme derrière la webcam a été mon professeur d'éducation physique, Vincent Houde. L'image était floue, mais je l'ai reconnu — début trentaine, musclé, attirant. D'abord incrédule, je l'ai regardé se masturber. Puis j'ai commencé à me caresser. On s'est parlé à plusieurs reprises ; il ne savait pas à qui il parlait — je retranchais ma tête des photos de ma poitrine. L'intérêt était mutuel, il a suggéré que l'on se voie pour coucher ensemble.

Treize ans plus tard, dans le métro, je fais défiler les profils Tinder sur mon téléphone. Les prénoms et les photos sont affichés, les hommes se succèdent, j'accepte des rendez-vous et je n'y trouve plus rien. Je sais d'avance ce qui va se passer, ce qui *peut* se passer.

Dans trente minutes, je dois rencontrer Stéphane, quarante-deux ans, Montréal (à dix-huit kilomètres de moi). Professeur d'université. Marié. Son visage n'apparaît pas sur ses photos de profil — il m'en a envoyé d'autres en privé. Il est sans doute ce qui se rapproche le plus de mes critères. Mais une relation avec lui ne serait pas vraiment une relation *différente* ; je suis moi-même professeure à présent.

En quatrième secondaire, je suis entrée dans un nouveau collège, mais j'ai gardé le contact avec Sylvie Dubé, une enseignante que j'avais eue l'année précédente et que j'estimais. Elle voulait que je lui donne de mes nouvelles, elle était aussi intéressée à lire les textes que j'écrivais — elle ne tarissait pas d'éloges sur ceux que j'avais rédigés dans son cours.

Nous avons échangé quelques courriels. Je lui ai fait parvenir un texte pour avoir son avis. Elle m'a offert d'aller prendre un café ; je pourrais la rejoindre après l'école ; elle me parlerait de mon texte. Je lui ai répondu que je n'étais pas disponible, mais que j'apprécierais de recevoir ses commentaires par courriel. Je n'ai plus jamais eu de ses nouvelles. J'aurais peut-être dû accepter le rendez-vous — mais elle devait bien avoir cinquante ans.

Station Beaubien. Station Rosemont. En avançant, j'observe autour de moi. Il y a peu de passagers dans le wagon

en ce mercredi soir, et personne qui attire mon attention — aucun homme, aucune femme avec qui j'aurais envie de coucher. Des visages sans éclat, des apparences banales — or, ce qui me séduit depuis toujours est précisément ce qui fait éclater les conventions, ce qui s'écarte de la normalité.

Ce qui s'écarte de la normalité, c'est notamment ce qui s'écarte de la légalité. C'est, plus généralement, les individus inaccessibles, avec qui rien ne serait *censé* arriver.

À vingt-six ans, toutes les relations qui trouvent un intérêt à mes yeux demeurent celles qui me sont impossibles. Les personnes inaccessibles sont celles qui me font rêver, et c'est mieux encore si la relation n'est pas seulement impossible — du fait de l'inaccessibilité de la personne —, mais interdite.

Malheureusement, plus je vieillis, plus les circonstances me sont défavorables. Au cégep et à l'université, il y avait encore les professeurs — avec qui le sexe n'était déjà plus illégal, mais au moins interdit en vertu des règles édictées par les établissements d'enseignement. Cela explique d'ailleurs que j'aie eu une liaison avec mon enseignant de philosophie, puis avec mon professeur de littérature française du dix-neuvième siècle — tout a débuté par des courriels ; dans les deux cas, j'ai pris l'initiative.

Aujourd'hui, plus aucune relation ne m'est interdite par quelque autorité que ce soit — sauf peut-être une autorité « morale ». Je ne peux donc me rabattre que sur les gens inaccessibles. Les patrons, par exemple. Les hommes mariés, bien sûr. Les femmes, en général. Des personnes plus vieilles, toujours — car le décalage que la différence d'âge crée contribue à cette inaccessibilité.

Il est vrai que beaucoup de femmes sont attirées par les partenaires inaccessibles. On dit, de manière assez conventionnelle, que ce sont celles qui ont peur de l'engagement. Mais n'est-ce pas aussi celles qui veulent vivre quelque chose de véritablement spécial ? Réussir à avoir une personne de prime abord inaccessible constitue la garantie d'une relation amoureuse — ou sexuelle — unique, supérieure aux autres,

qui commence par un triomphe sur l'ordre social, un évanouissement des règles, un monde que l'on plie à ses désirs.

Alors peut-être que mon attirance envers ce qui dévie de la norme est, paradoxalement, plutôt normale. La différence entre moi et les autres — hommes ou femmes — ne résiderait que dans mon ardeur à réaliser mes fantasmes, au lieu de me masturber compulsivement devant des vidéos qui les reproduisent sans oser faire le pont entre l'imaginaire et la réalité.

Station Sherbrooke, je descends du wagon. Je marche jusqu'au bar en ayant déjà hâte de faire le trajet du retour.

Quand je me réveille dans mon appartement vide le lendemain matin, j'ai un texto de Stéphane — je l'ignore.

J'ai également un courriel d'un de mes étudiants du cégep, Victor ; il me pose souvent des questions, vient me parler après le cours, s'intéresse à la littérature, obtient de bons résultats. Il est très jeune, dix-sept ou dix-huit ans, grand, avec un visage quelconque, mais un corps athlétique.

Il ose parfois des compliments quant à mon physique, des blagues maladroites, des allusions licencieuses qu'il lance avec une confiance factice. Je suis consciente de la façon dont il me regarde en classe ; cela fait presque deux ans que j'enseigne, ce n'est pas le premier étudiant qui montre son intérêt. Je les remets tous à leur place. La différence d'âge, l'inaccessibilité, l'interdit qui m'ont toujours fascinée ne sont pas ceux-là.

La session d'hiver tire à sa fin. Il veut savoir quel cours je donne à l'automne prochain. Il me demande aussi des suggestions de lectures pour l'été, et il propose que l'on se voie « dans un autre cadre ». Ce serait vraiment une relation *différente*.

Je regarde longtemps son courriel sur l'écran de mon téléphone.

Puis je lui réponds, lui offre d'aller prendre un café une fois la session terminée.